

Un éloge de la lenteur avant le clap de fin

C'était hier l'avant-dernière journée de projections pour le Festival ânû-rû âboro avec, notamment, la seconde diffusion de *Lettres du désert*, de la réalisatrice italienne Michela Occhipinti : un éloge de la lenteur plein de poésie.

Encore une journée et ce sera le clap de fin de ce 4^e Festival du cinéma documentaire, avec la remise des prix dimanche à la tribu de Ti-Unao, à 9 heures.

Cette dernière sera suivie de la cérémonie coutumière de clôture. Il est encore tôt pour tirer un bilan de cette édition, mais on peut affirmer, sans gros risque, que le succès est une nouvelle fois au rendez-vous. Certes, il y a toujours des améliorations à apporter, mais le sentiment global du public est à la satisfaction et au sentiment que ce festival est une chance pour ceux qui y participent. De tels moments, riches de rencontres et de découvertes culturelles apportés par les films et les réalisateurs présents sont rares et précieux. Présente au cœur de

Néanmoins, le Festival ânû-rû âboro prend de plus en plus d'ampleur, les gens reviennent chaque année. Je pense qu'une grande partie de la réussite revient aux gens des tribus qui apportent une dimension authentique à l'accueil des invités.

On peut dire que durant cette semaine, il y en a eu pour tous les goûts sur les écrans : des films chocs et durs, qui laissent sans voix, comme *Gaza crève l'écran*, et d'autres plus légers et poétiques donnant à voir des tranches de vie intenses, à l'image de ceux diffusés hier après-midi à la médiathèque du Nord : *Cette façon de vivre* ou *Lettres du désert*.

Ce second film nous plonge dans la vie d'un facteur, Hari, qui, chaque jour depuis 20 ans, marche inlassablement sur plusieurs dizaines de kilomètres dans le désert du nord de l'Inde pour apporter des lettres aux habitants isolés. Hari n'est pas qu'un simple facteur. Dans la plupart des cas, il vit un petit instant avec les familles en leur lisant le courrier, en buvant parfois un thé... Il participe ainsi à des petits moments simples de vie avec les gens, aussi bien pour les bonnes nouvelles, que face aux tragiques. Un bou-

« Le Festival ânû-rû âboro prend de plus en plus d'ampleur, les gens reviennent chaque année. »

le fête depuis quatre ans, la directrice de la médiathèque du Nord, Simeï Paala, rejoint sur ces points le plus grand nombre : « on apprécie toujours autant ce festival. J'ai souvent entendu dire que c'était un pari fou de monter cette manifestation à Poindimié où il n'y a pas de vraie salle de cinéma.

leverement de taille déboule dans ce quotidien tranquille avec l'arrivée du téléphone portable. Au début un, puis un autre; même Hari en reçoit un dans un colis envoyé par son fils. Le vieux homme ne sait pas trop comment cet appareil fonctionne et n'a pas de courant électrique pour charger la bat-



Comme tous les soirs depuis le début du festival, la salle était comble pour cet avant dernier jour dédié au cinéma des peuples.

terie. Sans trop comprendre comment et pourquoi, le facteur semble inquiet de l'arrivée de ce petit outil technologique. La suite du film confirme ce sentiment : le téléphone supplante petit à petit les lettres, avec tout ce qu'elles représentent : papier choisi avec soin, écriture manuelle appliquée, rituel de l'ouverture de

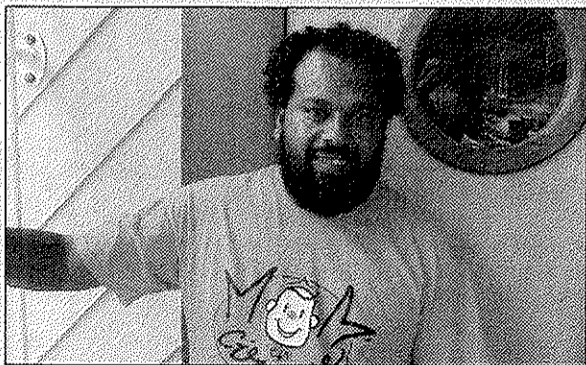
l'enveloppe, lecture à haute voix pour tous... Pire encore pour Hari, qui s'est déjà mis à vendre des légumes en plus, le bureau de poste, où ils travaillent à deux, reçoit un courrier officiel qui annonce qu'une réduction d'effectif est à craindre compte tenu de la baisse d'activité... Le facteur sonnera-t-il encore ?

Je suis chargé de venir chercher les réalisateurs et de les emmener dans les tribus où il y a des projections. Je trouve que ce festival permet aux gens d'avoir une autre vision du monde que celle des séries télé qui nous endorment plus qu'autre chose. Des documentaires réalisés localement permettent aussi de voir la façon dont vivent les gens de nos tribus.

Un film, un avis

Sylvain, Poindimié Tyé sur *Lettres du désert*

« Ce facteur a énormément de courage »



« L'histoire d'un facteur qui distribue des lettres aux familles isolées dans le désert m'a beaucoup plu. J'ai trouvé qu'il avait énormément de courage. Pour nous, le fait de vivre ainsi dans le désert où il n'y a pas d'eau paraît incroyable. Je ne pourrais pas faire son travail. Déjà parce que l'eau est un élément vital, que nous avons l'habitude d'avoir toujours à portée de main ici. Ensuite, parce que

parcourir ainsi le désert sur des centaines de kilomètres à pied ou à vélo doit être très épuisant. C'est un personnage très respecté car il sert de relais entre les gens, c'est lui qui transmet la communication.

Enfin, quand on les voit taper les lettres, ça fait un type de travail manuel à l'ancienne, par rapport à la modernité qui s'installe en parallèle. »

Gros plan. Sur la réalisatrice de *Lettres du désert*

« C'est incroyable d'être ici »

Michela Occhipinti vient de Rome, la capitale italienne. Elle explique avoir travaillé durant environ deux ans pour achever son premier documentaire long métrage. Avant cela, Michela Occhipinti avait tourné des reportages sur les questions sociales et politiques, aussi bien en indépendant que pour une chaîne de télévision italienne.

Comme tout va tellement vite aujourd'hui, elle a choisi de prendre le contre-pied avec « un éloge de la lenteur. C'est aussi une métaphore sur la manière dont la technologie et le progrès affectent nos vies », dit-elle. Mais attention, « ce film n'est pas contre la technologie, il parle du fait que c'est le média qui change et qu'en même temps un petit monde disparaît. C'est une petite histoire qui raconte poétiquement un monde », une sorte d'arrêt sur image sur un monde qu'on sent en voie de disparition.

Ce film a participé à quinze festivals (New-York, Rio, Montréal, Annecy, Paris, Buenos-



La réalisatrice Michela Occhipinti s'est dit enchantée de son séjour en Nouvelle-Calédonie et de ce festival « fait de partage et de culture ».

Aires et deux en Italie). Il a aussi reçu le premier prix à Philadelphie et Athènes.

Un avis sur ânû-rû âboro ? « C'est incroyable d'être ici. C'est extraordinaire de participer à des coutumes dans les tribus et de voir que le public, Kanak ou d'origine européenne, s'intéresse aux films et pose des questions plutôt perti-

nentes. C'est une très bonne idée de monter ce type de festival fait de partage et de culture. Ça enrichit les gens. J'apprécie le contact avec les gens d'ici, de voir les films des autres réalisateurs et de passer toutes les journées ensemble. C'est une expérience unique pour chacun d'entre nous, réalisateurs. »

Ils ont dit

Gérard, 63 ans, Dumbéa,

« Une initiative de grande qualité »



« Ce festival est une initiative de grande qualité. Les films proposés reflètent le monde, permettent des rencontres extraordinaires, tant avec les créateurs qu'avec tous les participants et la population locale. Il y a une richesse humaine hors du commun, c'est ce qui fait la puissance de ce festival. Certains films font appel à la réflexion, au raisonnement, d'autres créent des partages d'émotions énormes. »

Gabriel, 59 ans, Touho

« Une autre vision du monde »



Je suis chargé de venir chercher les réalisateurs et de les emmener dans les tribus où il y a des projections. Je trouve que ce festival permet aux gens d'avoir une autre vision du monde que celle des séries télé qui nous endorment plus qu'autre chose. Des documentaires réalisés localement permettent aussi de voir la façon dont vivent les gens de nos tribus.

Le programme

Samedi 6 novembre

A la médiathèque du Nord
9 heures : *Nyama*, d'Edgar Barthelev.

10 heures : *La vie solitaire des grues*, d'Eva Weber suivi de *La cité des morts* de Sergio Trefaut.*

13 heures : *Aoluguya*, *Aoluguya*, de Gu Tao.*

15 heures : *L'étreinte du fleuve*, de Nicolas Rincon Gille.

16h45 : *Nouméa plein air*, d'André Ghilbert suivi de *La cité des vieux hommes brisés*, de Martin Johnson, puis d'une discussion avec José-Louis Barbançon.

A Tiwaka

19 heures : *La Maison*, de Tayo Cortés.*

A Napoémien

21 heures : *Si le vagin avait des dents*, de Livo Niglas et Frode Storaas.*

Les séances marquées d'une * sont suivies d'une discussion en présence du réalisateur.

Dimanche 7 novembre

9 heures : cérémonies de remise des prix et coutume de clôture à la tribu de Ti-Unao.